

# LA BÊTE A SEPT TÊTES

Pays de Tréguier.

M'étant arrêtée un jour au presbytère de Plouégat, ma fille, qui s'ennuyait au salon, passa à la cuisine où je la trouvai, en sortant, sur les genoux de la servante, qui lui contait une histoire que l'enfant écoutait très attentivement. En me voyant, elle cessa de parler, remit l'enfant à terre et reprit son travail.

— Ah! maman, la belle histoire, mais elle n'est pas finie !

— Vous aimez donc les histoires, dit le curé ?

— Oui, monsieur, celle-ci est celle d'une bête à sept têtes.

— Sept têtes ! effectivement, elle doit être curieuse ! Tu ne me l'as jamais dite, dit le curé à sa bonne.

— Monsieur se moque de moi et de mes histoires; mais celle-ci est pourtant bien vraie !

— Puisque tu le dis, cela doit être ; dis-nous-la afin que nous en jugions. Dis-nous donc ce que c'est que la bête à sept têtes.

— Monsieur veut rire, mais puisque la petite le désire, je vais la finir.

— Pas du tout, dis-je à mon tour, je veux le commencement. Allons Catel, (1) j'écoute.

---

(1) Catherine.

Catel prit son escabeau, ma fille sauta sur ses genoux, et Catel commença en ces termes :

Puisque vous le voulez, vous saurez que du temps de Conan Mériadic, il y avait à Tréguier une veuve qu'on appelait Maharidic-Kez (1). Elle avait, sept mois après son mariage, perdu en mer son mari, et deux mois après sa mort, elle mit au monde un garçon que son parrain appela Morlarjez contre l'avis de M. le curé, mais, le parrain persistant, il fut ainsi baptisé, malgré qu'on le trouvât mauvais, aussi en riait-on et on en fit Morlarjez, ce qui veut dire Carnaval. On s'y accoutuma, et l'enfant n'eut pas d'autre nom. Morlarjez grandit vite ; sa mère fort pauvre, pieuse et honnête, parvint à l'élever du fruit de son travail. Morlarjez atteignit l'âge de sa première communion, il fallait faire quelque chose, aller en service, mais il ne voulait pas en entendre parler. La pauvre mère en était désolée, car Morlarjez très intelligent, était mutin, dissipé, joueur, querelleur et pas respectueux pour les gens âgés, et rebelle aux conseils de sa mère. Elle espéra beaucoup de sa première communion, mais il n'en fut rien. Cette première entrée dans la vie de l'homme ne porta que peu de changement dans sa conduite. Morlarjez qui semblait avoir abandonné les cartes et les dés, les reprit de plus belle et joua comme vers le passé, avec tous les vagabonds qu'il trouvait.

Sa mère le réprimanda sévèrement et malgré sa répugnance à le voir prendre l'état de son père, elle lui déclara qu'elle allait l'embarquer, s'il ne faisait pas choix d'un état.

— Vous avez douze ans et dix mois, vous êtes grand et fort

(1) *Mac'hariadic-Kez* signifie *Petite Marguerite chérie*.

comme un homme, je suis vieille, hors d'état de vivre de mon travail. C'est à votre tour de me donner du pain. Choisissez un état, je suis pauvre, mais j'ai des amis et on me fera des avances pour payer votre apprentissage.

— J'ai pensé bien des fois à ce que vous me dites, ma mère, reprit Morlarjez. Je veux être forgeron, armurier, et faire mon apprentissage chez le père Brouster, à Tréguier. Cet homme passe pour le plus habile armurier du pays. S'il veut me prendre, j'entre chez lui lundi.

La pauvre mère l'embrassa. Elle nageait dans la joie, car elle croyait son fils paresseux et elle le voyait choisir un état dur mais lucratif, au moment où elle songeait à l'embarquer pour le forcer au travail.

Morlarjez, le jour dit, quitta sa mère et se rendit à Tréguier ; entrant chez l'armurier, il lui dit :

— Voulez-vous me prendre pour apprenti ?

— Que veux-tu que je fasse d'un mauvais sujet comme toi ?

— Je ne vous demande pas de me prendre pour rien, ma mère est plus riche qu'elle ne le dit. Elle discutera avec vous. Tenez bon, et demandez quinze francs de plus qu'aux autres, vous me les remettrez, je veux cette somme pour payer ma bienvenue à l'atelier.

— Tu plaisantes !

— Pas du tout, il faut que j'aie ces quinze francs.

— Demande-les à ta mère !

— Moi ! Elle me les refuserait, je les veux sur le prix que vous prendrez.

— Mais, fit Brouster, c'est la tromper !...

— Oui ou non ? dit le garçon déterminé à en finir. Je veux faire un bon ouvrier, et je vais chez l'autre.

— Viens, dit Brouster, en rentrant à la forge ; tu les auras.

Morlarjez revint chez lui et dit à sa mère : j'ai réfléchi que je perdais une semaine en attendant lundi ; allez trouver Brouster et traitez avec lui, je veux y entrer demain.

La veuve alla à la forge, appela Brouster à l'écart, et, après des contestations, tomba d'accord sur le prix de l'apprentissage, qui s'élevait à quatre-vingt-quinze francs et de plus deux années de son temps, comme ouvrier, ce qui le conduirait à seize ans, époque à laquelle il irait faire son tour de France. Elle donna des arrhes et rentra fort satisfaite de la docilité de son fils.

Dès le lendemain, Morlarjez arriva à la forge, réclamant les quinze francs qui lui furent remis ; il les compta et dit : « c'est bien ! A midi, nous irons tous chez la mère Grallon, c'est moi qui paie tout, maître et ouvriers seront égaux à table. »

Ses compagnons le remerciant lui donnèrent la main et l'on se mit à l'ouvrage jusqu'à l'heure de midi.

Quand l'angelus sonna, chacun quitta l'atelier et se rendit à l'hôtellerie où Morlarjez les traita en roi, dit l'histoire.

En quittant la table, il prit un pain blanc et six bouts de saucisses qu'il mit dans son mouchoir de poche et dit ceci : « c'est pour ma mère, afin qu'elle ait sa part du festin et ne puisse rien dire quand elle apprendra le tour que je lui ai joué. »

Il revint à la forge avec la ferme intention de bien employer son temps et de devenir aussi bon ouvrier que son maître Jean Brouster. Morlarjez observateur de la trempe de son maître vit qu'il ferait mieux ; il changea son système, essaya le sien sans rien dire, l'améliora encore

et surpassa la trempe du patron dans la fabrication des armes et des outils tranchants.

Sa réputation s'étendit au loin et bientôt sortit de la Bretagne. Elle attira à Brouster de si nombreuses commandes qu'il fut obligé de doubler ses ouvriers.

Quand Morlarjez eut rempli les engagements pris par sa mère, Brouster l'engagea, et il promit de lui rester jusqu'à ses vingt ans.

Lorsqu'il eut perdu sa mère, il fit ses adieux à l'atelier et quitta Tréguier.

Mais avant de prendre congé de son maître, il se retira dans un coin de la forge et fabriqua une arme, à laquelle il donna tous ses soins. Cette arme était un sabre dont le fil passa pour un chef d'œuvre d'armurerie.

C'était merveille de le voir, et un danger d'y toucher.

La lame de ce sabre était si fine et si flexible que Morlarjez la roulait autour de son corps et de son bras, à volonté ; il ne la portait pas au côté, il la roulait en spirale et la portait dans un étui en cuir. Puis, quand il le voulait, il ajoutait une poignée en acier qui semblait en argent bruni et la lame prenait la forme d'un sabre de cavalerie.

Ce sabre lui fit, à Rennes, où il se rendit en quittant Tréguier, une réputation qui lui attira tant de vérités et d'éloges que tout cela le gâta. Il resta peu de temps à Rennes ; il visita Rouen et toutes les villes Normandes, en se rendant à Paris. Là, notre jeune ouvrier se fit une telle réputation qu'il en devint orgueilleux. Il s'adonna aux plaisirs ruineux et dépensa toutes ses économies. Il chercha vainement un patron, sa mauvaise réputation le précédant, il lui fut impossible de se placer. Malgré son savoir, tous les ateliers lui furent fermés.

Morlarjez quitta Paris, courut le pays; mais sa mine, ses vêtements déchirés, son teint blême lui firent refuser l'hospitalité. Les gendarmes ne le laissaient passer qu'après une ample vérification de ses papiers. Le malheureux jeune homme expirant de faim se vit réduit à mendier; alors il quitta la France, passa des montagnes et arriva une nuit à la porte d'un château où il tomba mourant.

Les gens prévinrent le seigneur qui le fit porter chez lui, lui fit prendre de la soupe, et, après qu'on lui eut donné des effets convenables, il le fit venir près de lui et lui demanda d'où il était et ce qu'il faisait.

Après avoir écouté son histoire, il lui dit :

J'ai besoin d'un homme adroit, intelligent, pour la direction de mes fermes et garder mes troupeaux. Voulez-vous entrer à mon service ?

— Volontiers, Seigneur, reprit Morlarjez.

— Je suis sur la lisière d'un bois appartenant à des géants, ce sont de terribles voisins qui dévorent mes serviteurs et mes troupeaux, s'ils passent mes limites et vont sur leurs terres. Bêtes et gens sont dévorés par ces ogres.

Il me faut un homme que je puisse envoyer garder mes biens. Je vous paierai six cents livres de France. Je promets cette somme que je ne donne jamais, car mes bergers dévorés ne viennent pas la réclamer.

— C'est très beau, Monseigneur! j'accepte et je ferai vite connaissance avec les géants; on en parle beaucoup, mais je n'en ai jamais vu.

Aussitôt, se détournant vers son intendant, le seigneur lui dit : « Conduisez cet homme aux étables, vous lui remettrez la garde de trois cents bœufs, six cents vaches, cinq cents chèvres et mille moutons, avec cent chiens. »

Quelle tâche, se dit Morlarjez ! C'est égal! six cents francs, ça sonne bien en poche ! Mieux eût valu cependant battre le fer que des géants ! Je meurs de faim. Mais autant cela qu'autre chose ! J'aurai un bon lit et des effets neufs.

Le lendemain, il sortit de l'enceinte fortifiée, chassant devant lui les troupeaux commis à sa garde.

Voici les prairies, dit l'intendant; si vous en sortez, vous ne reviendrez pas. Voyez ces bois, c'est aux géants. Les voilà en observation.

Les animaux débandés couvrirent toutes les prairies.

Morlarjez les laisse errer et pâturer à leur gré, sans s'occuper des conseils reçus. Il tire son sabre de son étui, l'examine, l'essuie, le monte et se promène; puis fatigué, il pose son sabre à ses côtés, tire des cartes de son sac et se met à jouer aux dés, aux osselets, avec l'insouciance d'un enfant.

Les troupeaux broutent l'herbe ou ruminent couchés ça et là. Les moutons et les chèvres, attirés par les jeunes pousses des bois qui sortent des rochers, sans plus se gêner, passent chez les géants. Les bœufs, les vaches et les porceaux les suivent et Morlarjez à ses jeux ne s'en occupe pas; il rêve qu'il sera riche.

Soudain un grand bruit venant de la montagne l'arrache à ses jeux, à sa rêverie; surpris il lève la tête, toutes ses bêtes sont sur les terres des géants.

— Ma foi, dit Morlarjez, il me faut les laisser là ! Je n'irai pas les y chercher, ni m'exposer à être mangé. Les géants les ramèneront, ou ces bêtes reviendront bien ce soir d'elles-mêmes; il y en a tant qu'on ne saura pas s'il en manque. Mais voyons ce qu'il en sera.

Il reste donc sous son arbre ; soudain paraît un géant à la lisière du bois ; il aperçoit le troupeau, court vers lui, s'en empare et le chasse devant lui vers ses étables. En se retournant, il voit Morlarjez sous son arbre, assis tranquillement, jetant devant lui des carrés blancs, marqués de points noirs ; étonné, il l'examine, s'en approche, puis se rappelant ce qui l'a fait franchir ses limites, il lui dit :

— Qui t'a permis, misérable, de laisser passer les bêtes sur mes terres ?

— Personne ! en vérité ! Le bétail ne m'en a pas même demandé la permission.

— Serviteur peu vigilant, tu vas être puni de ta négligence, tu seras mangé comme tes devanciers.

— Me manger, moi, vous plaisantez, je pense, Monsieur le Géant !

— Je ne ris jamais.

— Ni moi, pas plus ! J'aime à jouer et je joue ! Avant de me manger, à quelle sauce me mettrez-vous ? Mais encore accordez-moi une grâce.

— Laquelle, s'il te plaît ?

— Voyez comme je m'amuse. Faites avec moi une partie de dés, ensuite vous me mangerez rôti ou bouilli, à votre aise, quoique l'idée ne m'en plaise guère. Voyez comme c'est amusant, dit l'armurier, en jetant le premier les dés.

— Ton jeu est singulier, reprit le Géant : donne.

— Les voilà, M. le Géant, c'est votre tour.

Le Géant les prend, les jette et les regarde sans comprendre.

Comptez vos points, dit Morlarjez.

Le Géant se baisse, Morlarjez se lève, prend son sabre,

et d'un seul coup, lui tranche la tête, qui ensanglante le sol et les vêtements du garçon.

Le jeune homme essuie sa lance et procède à l'enlèvement du corps, qu'il jette dans le torrent. Il retourne la tête, effrayante par l'expression des traits contractés par la mort. Il la prend et la cache dans les anfractuosités d'un rocher, puis il assemble son troupeau et rentre au château.

Le Seigneur, surpris du retour, le félicite et le questionne.

Point de Géant ! contes de bonne femme, répond Morlarjez.

Le lendemain, il retourne comme le jour précédent ; ce qui s'était passé la veille se renouvelle. Les bêtes passent de nouveau le torrent, et un autre Géant vient à lui, menaçant et furieux. Morlarjez ne dit rien, offre la partie, elle est acceptée.

Et de deux, dit Morlarjez, en poussant à l'eau le corps ; et prenant la tête, il la porte près de celle de son frère.

La nuit le ramène au château, le cœur joyeux, et il dort tranquille près de son troupeau.

Le troisième jour, Morlarjez vit venir un troisième Géant plus jeune que les autres ; il l'attendit sous son arbre, ses dés en main, son sabre monté à ses côtés.

— Je suis le dernier des fils de la veuve, qu'as-tu fait de mes frères, lui dit le géant ?

— Vos frères ! Qui vos frères ? Me les avez-vous donnés à garder ? Je ne les connais pas, je n'en ai jamais entendu parler.

— Misérable chrétien, voilà du sang.

— C'est celui de mes bœufs que j'ai saignés.

— Qu'est-ce que ces corps jetés par le torrent ? et ces deux têtes, trouvées par mes gens dans les rochers ? Est-ce que ce sont celles de tes bœufs ? Misérable ! tu vas mourir.

— Grâce, grâce, M. Le Géant. Faites, avant de me tuer, une partie de dés avec moi.

Le Géant accepte, se baissa et finit comme ses frères.

Morlarjez, après cet exploit, franchit le torrent, explore les domaines de ces monstres redoutables. Après plusieurs heures de marche, il arrive à la grille d'un château, gardé par un Dragon monstrueux qui lui montre les dents ; d'un coup de sabre, il l'étend à ses pieds. Il entre dans le château où règne le plus profond silence, parcourt les chambres, les salles. Il ne voit rien, ne rencontre personne. Dans la cuisine, une vieille femme s'occupait des apprêts d'un repas. En voyant entrer cet étranger, elle se retourna surprise et joyeuse.

Comment as-tu franchi l'entrée ? Tu arrives à propos, il y a longtemps que nous n'avons mangé de chrétiens, dit-elle, en lui montrant ses dents aiguës comme des pointes de couteaux.

Assieds-toi là, mes fils ne tarderont pas à rentrer. Elle se baissa pour attiser le feu, ce fut sa perte, car Morlarjez l'envoya d'un seul coup, rejoindre ses fils en enfer.

Seul maître du château, il le visita, y découvrit des trésors, ramena au Seigneur son bétail, lui fit ses adieux, revint au château des Géants, qu'il remplit de serviteurs habiles et zélés, tant pour les pièces de la maison que pour les écuries, prit un intendant auquel il donna des ordres pour la direction des biens qu'il avait conquis, se fit amener un cheval superbe, le monta et fut faire une visite au Seigneur, son ancien maître. Le Seigneur qui le croyait

mort, surpris de son retour, lui demande le récit de ses aventures dont il fut émerveillé, et très heureux du changement de voisinage. Il le pria même d'être d'un grand festin qu'il donnait le lendemain.

Morlarjez, régénéré par la fortune, accepta, et reçut de tous les éloges que méritait son courage. Les uns blâment les moyens, mais applaudirent la fin. Il fut le héros de la fête. On ne s'occupait que de lui. Pendant qu'on versait les vins, un étranger entra et remit un paquet au châtelain ; celui-ci ayant rompu les ficelles, lut, se leva et dit aux Barons et Seigneurs : Quelle affreuse nouvelle ! Lisez.

Dans les montagnes de l'Alsace, se trouve un Dragon, monstre qui a sept têtes, toutes différentes les unes des autres. Tous les sept ans, elle quitte son antre, et les lois veulent que le sort désigne la victime. Il est tombé cette fois sur la Princesse royale, et c'est dans trois jours qu'elle doit lui être livrée. Le Roi et la Cour ont pris le deuil. La famille Royale accompagnera la Princesse âgée de seize ans, et lui fera ses adieux auprès de la montagne que nul ne doit franchir. On demande qui veut l'accompagner et subir son sort ou la délivrer. Y a-t-il quelqu'un à s'inscrire ?

— Moi, dit Morlarjez. Que de pleurs épargnés à la Reine et au Roi ! J'y cours.

— C'est inutile, dirent les invités, cent Chevaliers ont péri en le combattant, nul n'échappera à ce monstre.

Nous verrons cela, dit Morlarjez, et quittant la table, montant à cheval, il prend la route de l'Alsace.

Il arrive à l'endroit désigné, remet son cheval à son page, et voit la jeune Princesse faire ses adieux à la Cour, en s'arrachant des bras du Roi et de la Reine ; gravir le

sentier étroit conduisant à l'antre maudit, en jetant un regard vers le ciel, tant elle craignait de faiblir. Elle ne vit pas Morlarjez montant à ses côtés. Au sommet, se retournant pour voir la cour s'éloigner, elle fut très surprise de voir un chevalier vêtu comme pour une fête, bien près d'elle.

Que venez-vous faire ici, lui dit-elle ?

— Combattre le monstre, ou mourir avec vous, dit-il !

— Dans ce costume, mourir, combattre, impossible ! me délivrer ! jamais ! dit la princesse.

— J'essaierai du moins ; attendez-moi ici, ne bougez pas.

— C'est folie, chevalier, descendez, vous serez dévoré.

— Cela me regarde ; et montant rapidement il laissa la Princesse anéantie à la place où elle se trouvait. Alors, la voyant brisée, il redescendit et lui dit : « Du courage, Madame ; voici mon cheval qu'on amène ; montez en croupe derrière moi, tenez-vous bien, et, quelque chose qui arrive, gardez-vous bien de crier. Je vous demande le plus profond silence ! » Le jeune homme éperonna son cheval et en un instant ils furent à l'entrée de la grotte. Le monstre, sentant sa proie, s'annonçait par des hurlements terribles ; des rugissements ébranlant les montagnes des Vosges.

Le cheval à ces cris se cabra, à la vue de la bête recula, en voyant ces sept têtes aux gueules ouvertes s'avancer vers lui, l'écume sur les lèvres, les yeux enflammés. Morlarjez lui presse les flancs ; le fait avancer vers le monstre, fait tournoyer son sabre, trois têtes sanglantes roulent sous ses pieds, le fait fuir emportant la Princesse. Puis Morlarjez l'abandonne, le met aux mains de son écuyer avec la Princesse, et retourne au combat.

Le lendemain, Morlarjez retourne vers la jeune fille et

l'engage à le suivre à la grotte. La bête furieuse s'avance, Morlarjez lui abat trois têtes.

La Princesse envoie de la ferme, un exprès au Roi, qui n'avait pas quitté la contrée. A la vue de cet homme, le pauvre père s'évanouit. La Reine et les Seigneurs comprirent à l'air du messager que la nouvelle était bonne et le lui firent comprendre, et toute la cour ivre de joie, suivit l'envoyé à la ferme où les attendait la Princesse.

Le troisième jour, Morlarjez, vêtu en berger, revint prendre la jeune fille qu'il laissa cette fois-ci à mi-route en lui disant : « vous descendrez dans une demi-heure et vous quitterez le pays avec la cour, si je ne suis pas revenu vous reprendre. » Il monta seul vers l'antre, où il combattit à pied la tête redoutable du monstre qui roula avec le corps sur le sol. Morlarjez revint. La Princesse et lui échangèrent leurs mouchoirs de poche.

« Vous êtes libre, lui dit son sauveur, retournez vers votre famille, un jour je vous reverrai peut-être, mais en attendant, recevez mes adieux. » Et Morlarjez reprend son cheval et disparaît à ses yeux sans lui dire son nom et le pays d'où il était venu la délivrer du monstre.

Le vainqueur des géants et des monstres, reprit la route des domaines, où il reçut la visite du Seigneur, son voisin, son maître d'autrefois.

« Savez-vous la nouvelle, jeune homme, lui dit-il, la Princesse Royale est délivrée ! La bête à sept têtes est morte, tuée en combat par un chevalier inconnu, d'un grand courage ; serait-ce vous ?

Le Roi fait publier un édit, il donne de grandes fêtes et y convoque tous les jeunes Seigneurs de France et d'Allemagne dans les âges de vingt, vingt-cinq et trente

ans, afin que la Princesse reconnaisse, dans cette foule, son libérateur, et le Roi promet de lui donner sa fille en mariage s'il se présente aux joutes et tournois. » Quinze jours plus tard, Morlarjez et le Seigneur se trouvaient côté à côté sur la lice, où ils virent un jeune Seigneur et un charbonnier se disputant l'honneur du combat.

Le charbonnier criait à tue-tête : « Je suis le libérateur de la Princesse et j'en porte la preuve dans mon sac.

— C'est faux, reprenait l'autre ! Cela ne peut-être ! La preuve !

— La voilà, et jetant les têtes aux pieds du héraut d'armes, il paraissait triomphant.

Les barrières s'ouvrirent devant lui. Il marcha vers le trône.

La cour troublée par les cris du charbonnier, qui bousculait dames et seigneurs, criait aux gardes de veiller, le voyant s'avancer vers le Roi qui lui demanda ce qu'il voulait.

— Justice, Sire, je suis le vainqueur de la bête et je réclame le prix : la main de la Princesse ! Voyez les preuves de mon courage.

C'est un imposteur, dit la Princesse, en lui jetant un regard de mépris.

— Voici, dit-elle, à son père, en lui montrant Morlarjez près d'un des grands Seigneurs du pays, celui qui a sauvé votre fille.

Le charbonnier s'emporte, jure qu'il coupera en deux celui qui osera le démentir ; n'a-t-il pas là les têtes !

Morlarjez s'avance et lui dit doucement :

— Puisque vous avez les sept têtes, montrez à la Cour les sept langues ; où sont-elles ?

— Dans les gueules, répond-il avec audace !

— Vous vous trompez, mon ami. Je les ai prises, et les voici dans le mouchoir de la Princesse.—Gardes, saisissez cet homme, dit le chef de la police du Roi.— Celui qui se croyait sûr de gagner, par la fraude, la plus belle jeune fille du monde, voulut se jeter sur Morlarjez pour le tuer, et amené par les gardes criait : « Ne le croyez pas Sire, c'est un armurier de Tréguier. C'est un ouvrier, un gardeur de vaches du Seigneur que voilà. »

— C'est un héros, Sire, reprenait le Seigneur, son voisin.

— Ma naissance est obscure, Madame, j'étais pauvre ouvrier, le travail et l'audace m'ont fait riche et puissant. Venez visiter mes domaines ; mes richesses sont à vous, dit Morlarjez, en tombant à genoux auprès du trône. Sire, je vous demande la main de la Princesse, elle trouvera chez moi les équipages dignes de figurer à la Cour.

— Relevez-vous, dit le Roi, et conduisez-nous dans vos terres.

Morlarjez fait un signe à son écuyer. A l'instant, cinquante voitures s'avancent et mènent toute la Cour à son château.

— Arrêtez, arrêtez, dit le Roi, où nous menez-vous ? Nous entrons sur la terre des Géants !

— Ne craignez plus les Géants, Sire, je les ai défait ; et leur mère, la vieille Ogresse, est tombée sous mes coups. C'est par droit de conquête, par la force de mon courage, que de simple armurier, je suis devenu le maître de ces biens que je mets aux pieds de la Princesse.

Le Roi lui serra la main et faisant arrêter son carrosse, il descendit avec toute la Cour chez le futur de sa fille.

Morlarjez fit les honneurs de son château en grand

Seigneur, et, le soir même, le mariage se fit dans la grande salle transformée en chapelle pour la cérémonie, et Morlarjez ne quitta plus le château que pour monter sur le trône, à la mort du Roi.

Et voilà comment, dit Catel, le fils de la veuve de Tréguier devint Roi, et père de beaucoup de garçons. Ce sont eux qui chassèrent, avec l'aide des Saints, tous les Dragons et de la Bretagne et de la France.

FIN